

tendu quand on lui dira : sir Walter, *si vous ne dormez pas*, faites-nous donc un de ces charmants contes que vous faisiez si bien !... Mais il *dort*, hélas ! L'imagination qui fit ses prodiges en ce lieu, ne peut rien contre la certitude du tombeau ; il dort, et l'admiration attendrie, les respects affectueux ne le réveilleront pas plus que les murmures de la Tweed, que le bruit du vent qui courbe les arbres qu'il a plantés, que les nuages qui passent lourdement sur les tourelles de son château désert.

Comme dans toute sa vie littéraire — hormis une tentative malheureuse — Walter Scott se montra peu soucieux des choses présentes qui attirent la foule et la discussion, de même il se créa une demeure écartée. En contemplant ce solitaire séjour, on reconnaît bien vite un esprit détourné du monde actuel, plein des rêveries du passé et des caprices d'antiquaire.

Et il bâtit donc son château, comme il lui convenait, en pleine Écosse, sur sa terre de prédilection, au bord de la Tweed, à quelques lieues d'Edimbourg. Le vent qui venait de là lui racontait les *chroniques de la Canongate*, ou, s'il soufflait d'un autre côté, il avait effleuré en passant quelque clan guerrier ou quelque lac fameux, et il portait inévitablement un *tale* (conte) sur son aile. S'il venait de Perth, il lui disait l'histoire de la *Jolie fille* ou la captivité de Marie Stuart dans ce château de *Lochleven*, qui n'est plus qu'une triste ruine au milieu de tristes eaux.

Et le grand conteur écoutait, tout charmé, ces beaux récits qui s'amassaient en lui pour qu'il les redit au monde, en y laissant le vieux langage, les vieilles mœurs, l'air montagnard et la fleur des bruyères.

Il n'y a pas longtemps que, voyageant à travers l'Écosse, me gardant bien des chemins de fer, je recherchais les montagnes, les bois, les paysages, les anciens châteaux et les an-